

Québec français

Derrière le polar : Benoît Bouthillette, l'écrivain

Clément Martel

Le roman policier
Numéro 141, printemps 2006

URI : id.erudit.org/iderudit/50231ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN 0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Martel, C. (2006). Derrière le polar : Benoit Bouthillette, l'écrivain.
Québec français, (141), 46-49.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Derrière le polar

Benoît Bouthillette, l'écrivain

>>> Entrevue avec Clément Martel

Dans ma tête, j'ai toujours écrit. J'ai toujours su que j'allais écrire. J'ai longtemps cru que c'était à cause de la fierté que j'avais lue dans les yeux de ma mère, lorsque j'appris à lire, presque prématurément, par moi-même, en devançant le reste de ma classe de 1^{re} année, dès que j'eus compris la mécanique du langage écrit ; Benjamin Sioui est le descendant (direct) de la lecture de ces premiers Oui-Oui ; ou du sourire accompagnant les premières notes, les devoirs de français, les premières rédactions, les premières étoiles... C'est plus tard, une fois publié, que j'ai compris qu'en fait c'est probablement à André Rufiange que j'ai voulu ressembler, c'est à lui que je dois d'avoir voulu recréer pour une lectrice éventuelle ce moment privilégié où ma mère, le matin, s'isolait de ses quatre enfants, partait avec sa cigarette et la chronique déchirée de Rufiange, et revenait transfigurée, changée, calme et épanouie, d'avoir lu le texte d'un homme à la fois tendre et tenant d'un propos social.

* * *

C'est ainsi que l'auteur de *La trace de l'escargot** décrit le cheminement personnel qui l'a conduit très tôt à l'écriture. Avec ce premier polar, comme on le sait, Benoît Bouthillette a fait une entrée remarquée dans la littérature québécoise. Son livre a obtenu la Plume d'or dans le cadre du prix Saint-Pacôme 2005. Avant même ce couronnement, qui ne pouvait faire autrement qu'attirer l'attention, la critique avait unanimement reconnu l'intérêt et l'originalité du roman. Norbert Spehner dans *La Presse* avait écrit le 12 juin 2005 : « *La trace de l'escargot* pourrait bien être le meilleur polar québécois de l'année ». J'affirmais moi-même dans *Québec français*, à l'automne 2005, que l'auteur « a su renouveler magistralement le style et l'approche du roman policier, une fraîcheur tout à fait bienvenue dans le genre, tel qu'il se pratique au Québec ».

De nombreuses autres voix se sont depuis ajoutées à ces appréciations, dont celle de *Voir*, qui le mentionne comme meilleur livre québécois de l'année dans sa recension 2005. Le lectorat partage manifestement ces avis, puisque le roman est déjà en réimpression et qu'il est très en demande dans les librairies.

C'est un livre pourtant qui n'est pas si facile. Il faut, pour l'apprécier, se familiariser avec la construction et le style, prendre contact aussi avec un héros qui ne laisse pas d'être déroutant. Benjamin Sioui, le policier, est un autochtone, peintre à ses heures, consommateur occasionnel de cocaïne, qui fréquente de plus un Montréal nocturne très particulier.

* * *

Je n'ai qu'une seule affirmation : ce pays est la terre la plus tolérante et égalitaire qui soit. Si nous faisons d'un Amérindien anticonformiste un héros populaire en qui nous puissions nous reconnaître, malgré sa différence et ses excès, ça serait la preuve de cette affirmation, sa meilleure illustration.

Faire de Benjamin un cocaïnomanie occasionnel, outre l'hommage direct à Sherlock Holmes qui lui-même en consommait, c'était aussi pour dédramatiser un acte qui, chez lui comme pour plusieurs, n'a pour but que d'ouvrir les facultés de l'esprit. Benjamin Sioui est un être sensoriel, il est conçu comme le système nerveux central du roman ; comme tout passe par sa perception, le style même de la phrase change et apparaît vraiment, se précise au moment où Benjamin se penche sur de la poussière d'étoile, comme si le fait de recourir à « un peu de paradis », artificiel forcé, lui permettait de trouver sa véritable voix ; c'est aussi un hommage à tous les poètes qui y ont trouvé « l'inspiration ». Cette métaphore me fait sourire...

Quant au Montréal marginal, celui des arts numériques notamment, c'est celui dans lequel je vis, résolument moderne, et que je ne retrouve pas dans la



La trace de l'escargot, Chicoutimi, Éditions JCL, 2005, 364 p.

littérature d'ici, cette littérature que je considère un peu cantonnée dans une bohème plateausée, un peu vieillotte, où les gars de ma génération sont tous en peine d'amour, ou regardent le hockey – le mieux, ce serait dans un bar de la rue Mont-Royal –, ou partent en char pour découvrir qu'ils sont en terre d'Amérique... Je travaille à l'Usine C, un lieu voué à la diffusion d'art contemporain, tant en danse et en théâtre qu'en arts visuels, et je trouve affligeant, consternant de constater que pratiquement aucun écrivain ne semble intéressé par la création actuelle ; un seul – un seul ! – fréquente le lieu assidûment, et il écrit pour la télévision... Comment veux-tu témoigner de ton époque si tu n'es même pas inscrit dans ce qui la rend différente du monde d'hier ? Saint-Germain-des-Prés, Montparnasse, c'était pas tous des artistes de disciplines confondues qui s'abreuyaient de la création des autres ?

* * *

Ce personnage, de l'aveu même de l'auteur, est appelé à animer d'autres créations littéraires. Bouthillette compte en faire une figure connue, une sorte de légende.

Le but derrière Benjamin Sioui est d'en faire un personnage de notre culture populaire ; nous n'avons pas de Hercule Poirot, de Maigret, de Sherlock Holmes, de personnage de policier proprement littéraire qui soit suffisamment connu pour être assimilé par l'imagerie populaire ; il manque, je crois, aux personnages de la littérature policière québécoise actuelle, le surcroît d'humanité qui rend envisageable de les croire réels, les failles qui les rendent sympathiques, les défauts qu'on pardonne, tant la conviction aveugle que la peur de se tromper... Derrière le héros, il y a la volonté, aussi, de ramener le discours social au sein de la littérature et, à l'inverse, de ramener la littérature au cœur du corpus social.

* * *

L'auteur n'hésite d'ailleurs pas à s'identifier à son personnage principal. Il se dit en tous points semblable à son héros, à 97 %, selon lui. En terminant *La trace de l'escargot*, il a eu l'impression d'y avoir mis la somme de ce qu'il est.

Pour me rendre compte que, si je suis décevable derrière Benjamin Sioui, Benjamin lui-

même n'est qu'une partie de moi. L'autofiction ne m'intéresse pas, Victor Hugo n'en a jamais fait, et pourtant il est reconnaissable dans chacun de ses écrits. La fiction permet l'exagération, le mythe, la dérision, la truculence ; le seul bonheur de l'écriture réside dans la surprise de voir apparaître des agencements de mots auxquels on n'avait jamais pensé, des idées qu'on n'avait jamais eues, et que l'on n'aurait jamais eues par nous-mêmes, si on s'était contenté complaisamment de parler de soi, de chercher à se raconter. Car, me semble-t-il, pour parler de soi et rendre ça intéressant, il faut enjoliver, ça devient purement de l'artifice, alors que l'écriture est, pour moi, à l'inverse, une quête de vérité, de justesse, d'exactitude, c'est l'harmonie du monde dont on tente de restituer le rythme, ce qui l'anime...

* * *

Et les autres personnages, d'où procèdent-ils ? La plupart sont des amalgames de gens qu'il a croisés. Caractérisés par un trait de personnalité prédominant qu'il a magnifié.

À l'origine, *La trace de l'escargot* ne devait être qu'une nouvelle d'une centaine de pages que j'allais glisser dans les bas de Noël des amis au travail. Les cent premières pages sont donc peuplées de mon entourage direct de l'époque. J'étais à l'écriture d'un autre roman qui s'achevait, lorsque soudain, la panne sèche, totale ; je tombe au même moment sur un dossier polar dans le magazine *Lire*, qui se termine par cette affirmation d'une dame de chez Christian Bourgois qui dit : le prochain polar est un retour au roman noir, à savoir un enquêteur, ses états d'âme, dans une grande ville, la nuit... Attends ! Est-ce que je ne vis pas dans une grande ville, la nuit ? N'ai-je pas des états d'âme ? Je vais imaginer un enquêteur qui me ressemble. Alors, pour ne pas perdre la discipline de l'écriture – j'écris deux heures et demie à tous les matins – allez hop ! j'embarque les amis dedans, on va bien rire... Quand est arrivé Noël, j'avais effectivement ma centaine de pages, mais j'ai dû constater que je ne possédais que la situation de base imaginée, constater aussi que le roman, dans tout ce qu'il possède de logique propre et interne, et qui échappe à la volonté ou à la connaissance de l'auteur, ne débute ainsi véritablement qu'à cet endroit, au chapitre intitulé « Tout recommence... ».

Un mot sur les idiots de Benjamin. Dans la vraie vie, il existe deux êtres qui se nomment exactement Grigori Turgeon et Alexandre Mellino, absolument semblables aux personnages tels qu'ils apparaissent dans le roman. Si j'ai gardé leur nom véritable, c'est en guise d'hommage à la vie, qui crée et qui m'a permis de côtoyer des gens en chair et en os, des hommes tellement entiers, tellement parfaitement définis, précisés dans leurs qualités et leurs travers, qu'ils correspondent en permanence à l'image que l'on se fait d'eux. Comme quelque chose d'inaltérable dans ce monde qui ne cesse de s'effriter...

* * *

Qu'en est-il de l'assassin ? À ce sujet, Bouthillette renoue avec ses préoccupations sociales. Ou plutôt avec ses états d'âme devant le comportement de certaines personnes en société.

Mon assassin est né d'une conversation téléphonique : un collègue de travail, un soir au restaurant, engueule une préposée de son service de téléphonie cellulaire. On est complètement hors des heures de bureau. Ce gars-là, dans la vie, il se confond en courbettes ; mais là, il s'acharne cruellement sur une fille qui n'a pas de rapport avec son problème. J'ai alors instantanément vu et détesté toutes les grilles hiérarchiques que ce gars-là se créait. Il est devenu l'incarnation de l'obséquieux, de ce qui peut-être me répugne le plus, c'est-à-dire le mépris de ceux qui lèchent leurs supérieurs et s'effondrent devant eux, mais qui cognent sur tous ceux qu'ils cataloguent arbitrairement comme inférieurs...

* * *

La trace de l'escargot met en scène un autre personnage dont la particularité est d'être absent de l'action. Son image n'est qu'évoquée par Benjamin Sioui. Paradoxalement, ce personnage acquiert au fil des pages une étonnante consistance, soupçonné d'abord, puis blanchi par la démarche de l'enquêteur, de qui, au fond, il motive la quête de la vérité. Et l'auteur le juge suffisamment important pour clore sur lui son intrigue.

Pierre Marien fut mon premier patron au dépanneur quand j'avais seize ans, la première image paternelle que j'ai côtoyée dans ma vie. J'ai travaillé neuf ans à son service, il

a assisté à toutes mes délinquances, il m'a enduré, je voulais lui rendre hommage.

* * *

Lorsqu'on aborde l'inspiration qui motive le roman, l'auteur en a long à raconter. Pourquoi ce langage ? Pourquoi avoir choisi le polar comme mode d'expression ? Pourquoi avoir mis en scène des toiles de Francis Bacon ? Au point de départ, une inspiration toute littéraire et le sentiment d'avoir trouvé le contexte de création dans lequel l'écrivain souhaite évoluer, l'univers romanesque qui convient à ses convictions et à son engagement.

La rencontre de l'univers de Michel Tremblay, au cégep : déterminante. C'est ça que je veux faire : parler de cette terre, des gens qui l'habitent, de ce peuple, avec ses grandeurs, et dans la langue d'ici.

J'ai tout lu de la littérature française. Le bref passage par l'université m'a seulement fait comprendre que je n'étais pas un intellectuel. Je regarde la littérature en face, jamais de haut. Parfois, je la salue bien bas (Hugo, Malraux) ; parfois j'ai la prétention de savoir m'y situer : je comprends parfaitement ce que fait Giono, le rythme de ses phrases, la lumière de ses paysages, la mise en place des éléments narratifs, la nécessité de ses dialogues ; rien des motifs qui constituent sa prose ne m'est étranger... Jamais je ne me pose au-dessus de l'art, jamais je n'oublie l'homme derrière l'œuvre, toujours je cherche la nécessité d'avoir écrit, le travail des heures... Aujourd'hui, maintenant que j'ai moi-même écrit, je ne suis plus capable de lire ce qui est purement formel ; la littérature pour elle-même, dénuée d'intrigue, ne me parle plus : je sais ce que c'est que de s'asseoir et de convertir le réel en formules inusitées pour notre esprit ; aujourd'hui, ce que je cherche, c'est la mécanique de l'histoire, la façon propre à chaque homme de raconter, la manifestation inusitée des idées... Chaque façon nouvelle de parler d'aujourd'hui, de créer une mythologie de notre temps.

J'ai toujours dit que jamais je ne publierais de livres tant que je n'aurais pas la profonde certitude qu'ils contiennent assez de vie pour justifier la coupe de l'arbre sur lequel ils seraient imprimés... Tout comme il ne m'importe nullement d'entendre un musicien faire ses gammes, je déteste les œuvres inabouties, les approximations. Je n'ai jamais cherché à

faire carrière. On ne devient pas écrivain à force d'écrire (et d'être publié), on écrit parce qu'on est écrivain.

* * *

Avec *La trace de l'escargot*, Bouthillette a non seulement créé un nouveau héros, il lui a donné une langue idoine, elle aussi fabriquée de toute pièce et sans équivalent connu. Une langue parlée, oui, manifestement, un français qui colle exactement à la réalité nord-américaine, mais surtout un mode d'expression exempt autant des vulgarités que des gros mots qui émaillent généralement ce genre. En outre, la langue de Sioui se module sur sa pensée, elle se présente comme un flot bouillonnant. Un jaillissement sans contrainte dont le pouvoir d'évocation est surprenant. Bouthillette exprime avec vigueur ses convictions intimes à ce sujet.

J'ai l'impression qu'on publie dans les « grandes » maisons d'édition québécoises de la mièvre littérature de lointaine province française, comme on en faisait dans les années 1950, dans une langue aseptisée, dans le but factice d'être exportable et dans l'espoir servile d'être reconnu par le grand frère parisien, à qui on remet toute autorité ; on ne mange plus à la cafétéria, aujourd'hui au Québec, on mange à la cantine, et la langue qu'on écrit est celle des réviseurs. On est devenu normatifs, inconscients que c'est au contraire par notre différence que nous existons.

* * *

L'art pictural est omniprésent dans *La trace de l'escargot*. Le personnage principal s'adonne à la peinture, les crimes commis le sont comme en hommage à un peintre de l'horreur et les références culturelles transgressent carrément les frontières du genre littéraire pour chercher des balises dans d'autres formes d'art. Étalage d'érudition ? Plutôt souci d'intégration.

Francis Bacon, c'est une autre affaire : une exposition, dans une Venise inondée. J'étais donc seul dans la galerie – en Italie on ne va pas dans les musées en bottes de caoutchouc. Seul donc, confronté à l'horreur, les visages déformés, les corps disloqués ; les spectateurs sont-ils conscients qu'ils assistent à la lente décomposition de l'enveloppe charnelle, à la disparition du soi ? Alors, cette question, la

même devant toute manifestation artistique : pourquoi cette existence, pourquoi cela existe-t-il ainsi, dans l'œil de l'artiste ? Peut-être tout simplement pour nous rappeler notre propre précarité, nous secouer, mortels, afin qu'avant de nous putréfier nous pensions à donner un sens à notre vie.

Puis une phrase, issue de ma propre expérience de peintre : peindre est un acte meurtrier. Une phrase que j'avais extrapolée, convertie en nouvelle, soumise au concours de l'hebdomadaire Voir, sans résultat, que j'ai donc récupérée, et qui constitue aujourd'hui la lettre que le tueur envoie au policier en début de roman. Pied de nez !

Et l'été, dans ma cour, avec mon chat, la lecture de Philippe Sollers, La guerre du goût, Éloge de l'infini, accompagnée de monographies empruntées à la bibliothèque, pour illustrer et préciser les détails picturaux... La confrontation de nos sensibilités esthétiques. Mais aussi les romans de Leonardo Padura Fuentes ; je pense à L'automne à Cuba notamment, où la peinture est un moteur narratif central, la possibilité de se servir du genre pour parler d'autre chose, pourquoi pas d'art ? Juste emmener les gens ailleurs, tout en parlant d'ici.

* * *

Quant au roman policier, Bouthillette en fait un véhicule de pensée. Ce genre attire de nombreux lecteurs. Il séduit par son intrigue, il attache par les énigmes qu'il propose. Pourquoi ne pas profiter de l'attention du public pour pousser plus loin la démarche ? D'où le modèle de narration choisi, où les perceptions passent par un seul personnage, par sa lecture des événements, filtrées, orientées par ses conceptions de la vie.

Le roman policier, dans la branche que j'exploite, est un prétexte à faire du roman social. À témoigner d'une société, à travers un héros qui soit représentatif de ses préoccupations, de ses aspirations, de son mode de vie et de ses idéaux. Ma démarche s'inscrit dans celles de Jean-Claude Izzo à Marseille, Manuel Montalban à Barcelone, Leonardo Padura Fuentes à la Havane, Peter Bowen au Montana... Par exemple, à travers Fabio Montale, le personnage de Jean-Claude Izzo, c'est Marseille et les hommes et femmes qui y habitent que l'on voit vivre, mais c'est aussi la Provence et sa langue, son code d'honneur

dans une France variée, aux portes d'une Europe protéiforme... Avec Montalban, c'est Barcelone que l'on découvre, au cœur de la Catalogne, et l'Espagne, en Europe...

Ma démarche est nettement postmoderne, je me sers des codes du genre pour faire passer un objet résolument littéraire. Mon travail, c'est de concevoir une intrigue qui soit suffisamment captivante, des personnages qui soient suffisamment attachants pour que le lecteur désire savoir ce qui leur arrive au chapitre suivant ; en échange, ils devront lire ma prochaine phrase. Même si c'est parfois laborieux, ce sera le prix à payer. Au terme du roman, j'espère que le plaisir prédominera et qu'une ou deux idées nouvelles auront franchi notre cerveau, qu'une ou deux émotions nouvelles nous auront animés ; ainsi, l'esprit pourra désormais emprunter ces voies nouvellement créées pour appréhender le reste de la vie... Je crois en l'effort et, si j'avais à nommer mon combat, je le définirais par rapport à la paresse intellectuelle, qui freine l'évolution vers un monde meilleur.

Oui, le roman policier me convient parfaitement. C'est un genre rassembleur, qui suscite des passions. Peu importent les raisons qui expliquent sa popularité, de plus en plus de lecteurs se reconnaissent dans la quête de ces héros valeureux et symboliques.

* * *

Il faut admettre que, qu'on soit d'accord ou pas avec les opinions qui y sont véhiculées, le livre rencontre les objectifs de l'auteur. Au sortir du récit, on ne peut faire autrement que de se poser quelques grandes questions sur la nature humaine, sa destinée, les enjeux de la civilisation. La réflexion de Sioui crève la surface de choses, elle nous entraîne dans les profondeurs de l'être. Sioui, d'ailleurs, n'a pas toutes les réponses. S'il affirme quelquefois, le plus souvent il doit se contenter d'émettre des hypothèses.

Les titres de chapitres sont presque tous inspirés de passages bibliques ou de rites chrétiens. Faut-il y voir une intention, un sens caché, une conception cosmologique ?

J'ai conçu Benjamin Sioui comme une véritable figure christique, avec cette capacité de sacrifier sa vie pour sauver celle des autres. Il se bat pour la justice et le salut. C'est aussi en hommage à mon éducation catholique. Je

suis extrêmement reconnaissant des simples valeurs chrétiennes que l'on m'a inculquées, et qui me définissent encore : l'amour, le partage, le sens de la communauté... Bien que je croie profondément en la démocratie laïque, je crois aussi que la religion induit de manière bénéfique le sens du mystère, et que ce dernier est à la base de l'art, un appel au merveilleux qui touche aux fondements mêmes de la réalité.

* * *

Nous avons voulu savoir pourquoi Benoit Bouthillette a choisi de publier chez un éditeur éloigné des grands centres urbains. Son expérience dans ce sens est-elle positive ? Serait-il prêt à la renouveler ?

Je suis un régionaliste dans l'âme. Je suis de cette génération qui a la chance de pouvoir concevoir le Québec dans son entier, ayant eu l'opportunité d'en visiter toutes les régions assez tôt dans la vie. Pour moi, Montréal n'est qu'une région voisine de toutes les autres. Centrale, bien évidemment, géographiquement et culturellement, mais pas plus importante : le cœur du pays vit en chacun de ses habitants, même loin du centre, il bat aussi intensément en tout lieu. Et c'est peut-être précisément par cette audace, cette liberté que nécessite et procure le fait de vivre éloigné que mon roman a pu être publié, quasi intact. Il fallait de l'audace pour éditer un premier roman qui cherche à ne surtout pas cadrer dans les normes.

Quand on sait qu'on ne publie, dans la majorité des maisons d'édition, qu'un seul nouvel auteur par année, alors que, sur vingt-cinq titres publiés cette année chez mon éditeur, douze étaient des premières œuvres... Il fallait l'aplomb de ceux qui ne s'en laissent pas imposer. Et cette façon de ne pas chercher à se soumettre au cadre fixe des diktats de l'édition actuelle me semble justement propre aux éditeurs régionaux. Au mien, à tout le moins.

Je n'ai pas à m'interroger sur la carrière de mon livre. JCL a décidé de le publier à peine dix jours après que je le lui aie envoyé. Dix jours ! Là était le destin de mon roman. Tout simplement.

Il est probable qu'un autre éditeur aurait choisi de souligner l'obtention du prix Saint-Pacôme autrement, il est certain que la force de diffusion de certaines maisons aurait assuré une plus grande visibilité à mon livre, mais je de-

meure toujours conscient que mon roman n'est pas nécessairement facile, qu'il n'est pas grand public et que l'effort publicitaire doit demeurer en fonction des résultats. Il est évident qu'avec la couverture médiatique dont il a bénéficié, en France, il serait un best-seller. Mais nous sommes au Québec, moins friand de nouveauté ou de renouvellement par le style ; alors, ça prendra le temps que ça prendra ; d'où la volonté de poursuivre les aventures de Benjamin, confiant que les gens finiront par embarquer.

Je crois en l'amitié, en la franchise, en l'honnêteté, et en la fidélité. Qualités que je retrouve entièrement chez mon éditeur. Mais j'ai pour mon livre des ambitions qui dépassent nos frontières, et c'est dans la capacité qu'aura mon éditeur d'assurer son plein rayonnement que résidera la portée de notre collaboration.

Enfin, je tiens à préciser, quant aux offres que l'on pourrait imaginer que j'aurai à la suite du succès relatif de mon livre : il n'y a pas de maraudage possible pour les hommes de conviction. Avoir à recommencer, je referais tout exactement pareil. Si je publie chez JCL, c'est à la suite de la critique que Norbert Spohner avait faite dans La Presse d'un roman de Laurent Laplante. Tiens, j'ignorais que JCL faisait du polar, j'avais retenu son nom d'un article précédemment publié dans La Presse sur les éditeurs régionaux qui arrivent à faire vivre leurs auteurs. Je me suis dit : s'ils publient Laurent Laplante, que je respecte beaucoup pour sa rigueur, de qui aussi j'ai beaucoup apprécié les encouragements à mon premier salon du livre à Québec, ils doivent avoir un souci littéraire. L'une des plus grandes chances de ma vie, c'est que mon livre soit tombé entre les mains de Christian Beaulieu, lecteur principal chez JCL. Il est la gloire de ce métier. Ça prenait peut-être pour recevoir mon roman un homme en qui résident les mêmes ferveur et passion qui ont suscité son écriture ».